

Marie-Josée des Rivières : *Châtelaine et la littérature* (1960-1975)

Christine Eddie

Volume 5, numéro 1, 1992

Des femmes de la francophonie

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/057685ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/057685ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue Recherches féministes

ISSN

0838-4479 (imprimé)

1705-9240 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Eddie, C. (1992). Compte rendu de [Marie-Josée des Rivières : *Châtelaine et la littérature* (1960-1975)]. *Recherches féministes*, 5(1), 192–193.
<https://doi.org/10.7202/057685ar>

Marie-José des Rivières : *Châtelaine et la littérature (1960-1975)*.

Montréal, Hexagone, 1992, 378 p.

Les plus jeunes d'entre nous afficheront peut-être un certain scepticisme : *Châtelaine*, une revue différente, plus intellectuelle et au discours plus complexe que d'autres revues féminines à grand tirage ? Une revue vouée à la promotion de la littérature ? Un diffuseur important des écrits d'auteures québécoises ? Que les incrédules s'empressent de lire l'ouvrage très documenté signé par Marie-José des Rivières, *Châtelaine et la littérature (1960-1975)*, publié par les éditions de l'Hexagone.

Car il fut bel et bien une époque où *Châtelaine* publiait mensuellement jusqu'à deux nouvelles littéraires ou extraits de romans inédits dans chacun de ses numéros. Au sommaire, aussi, des éditoriaux engagés, incitant à l'action, et des reportages percutants, prônant la prise de parole des femmes ; des chroniques littéraires ou artistiques et des entrevues avec des écrivaines, nombreuses, témoignant d'un intérêt manifeste pour la vie culturelle québécoise et en particulier pour la création féminine.

C'est cette période que nous fait (re)découvrir Marie-José des Rivières. Après avoir minutieusement épluché les cent quatre-vingt-trois premiers numéros du magazine, elle reconstitue patiemment une importante et passionnante tranche de l'histoire des Québécoises, soit celle qui couvre les années 1960 à 1975.

Importante parce que les débuts de la Révolution tranquille coïncident avec l'émergence d'une nouvelle conscience féministe et que, particulièrement sous le règne de Fernande Saint-Martin, sa première rédactrice en chef (1960-1973), *Châtelaine* sera, sur ce plan, un fidèle reflet des luttes de l'époque. Passionnante aussi parce que, avec le recul du temps, les premières véritables analyses de ce que furent les années soixante pour le Québec commencent à peine à surgir et qu'il en est encore trop peu qui s'y attardent en privilégiant une perspective féministe.

Ce qui frappe de prime abord, c'est le virage effectué par *Châtelaine* au début des années soixante-dix. Les textes littéraires représentent, en moyenne, 12 % de l'espace total de la revue en 1960, mais de 5 % à 6 % seulement en 1975 et ont aujourd'hui, sauf exception, disparu. La chronique du livre délaissera vers 1973 un parti pris, évident au départ, pour le roman québécois pour s'intéresser aux publications étrangères et déborder largement le cadre strict de la littérature. La publicité, le plus souvent en flagrante opposition avec les messages d'avant-garde de la revue, remplit 47 % des pages en 1960 mais atteint 58 % dès 1975. Les éditoriaux, contestataires et très ancrés dans l'actualité jusqu'en 1973 prennent, par la suite, un ton plus réservé. Comme si, s'avançant vers des années de revendications plus formelles, *Châtelaine* cédait la place aux revues s'affichant officiellement comme étant féministes.

Le hic au sein de ces années novatrices, car il y en a un, c'est le courrier du cœur. Il existera durant les treize premières années de la revue et, tout ce temps, il détonnera allègrement au milieu de pages où les droits des femmes sont clairement défendus. Avec un discours qui, lorsqu'il n'est pas franchement moralisateur ou conservateur, reste tout de même timide et conciliant, *Le courrier de Jovette*, pour court qu'il soit, n'en demeurera pas moins la chronique la plus lue et, donc, la plus populaire de la revue.

C'est que malgré toute la bonne volonté de ses dirigeantes progressistes, *Châtelaine* était et est toujours un média de masse. Avec, donc, ses contraintes, ses paradoxes et, surtout, son public à conquérir et à conserver.

C'est presque deux recherches en une que nous offre Marie-José des Rivières puisque, aux côtés de l'analyse historique et sociologique du magazine vendu le plus lu au Québec durant cette période, se profile une analyse littéraire qui révèle une production de fiction québécoise originale jusqu'alors méconnue. De fait, et c'est le cœur de cet ouvrage et ce qui justifie son titre, au cours de ses quinze premières années, *Châtelaine* a publié près de trois cents nouvelles ou extraits de romans signés par des hommes et des femmes du Québec. Ce, à une époque où la nouvelle, comme genre littéraire, disposait de peu de débouchés ici et où la littérature québécoise était encore loin de son effervescence actuelle.

Châtelaine a donc joué un rôle certain dans la construction de notre littérature nationale. En donnant des lectrices à quelque cent-trente-deux auteures et auteurs d'ici. En permettant à de jeunes écrivaines et écrivains, qui plus tard, pour beaucoup, deviendront notoires, de publier leurs premiers textes. Et surtout en sensibilisant un vaste public de lectrices, puisque la revue, dès cette époque, a un tirage qui dépasse les cent mille exemplaires.

Marie-José des Rivières ne se contente d'ailleurs pas de décrire ce volumineux corpus ; elle consacre un chapitre entier à ses auteures et auteurs ainsi qu'à l'univers des récits et un autre à l'interprétation de l'ensemble des textes de fiction.

Châtelaine et la littérature est donc tout à la fois le panorama d'une époque, le combat d'une équipe pour l'égalité des femmes et pour la promotion de la culture québécoise et la découverte, étonnante à plus d'un titre, d'un vaste pan de notre littérature. Le tout appuyé par des documents de l'époque, des entrevues avec des membres de l'équipe de rédaction du magazine, des compilations de *bénédictine* et des analyses rigoureuses et fouillées. Mais ce livre sera avant tout un outil essentiel pour les littéraires, les historiennes, les sociologues et toutes les personnes qui s'intéressent au Québec moderne.

Christine Eddie

Louky Bersianik : *La main tranchante du symbole*. Montréal, Les Éditions du remue-ménage, 1990, 280 p.

Le recueil de textes et d'essais féministes de Louky Bersianik s'offre à la lecture sous un titre dont on peut dire d'abord qu'il est efficace et préciser ensuite qu'il reflète d'entrée de jeu le ton d'un livre qui deviendra le lieu même d'un questionnement très serré du symbole. L'importance de la mise en discours choisie lors de la construction d'un titre est évidente puisque le contenu sémantique qui y est véhiculé s'impose en quelque sorte dès lors comme synonyme du texte qui suit. Or *La main tranchante du symbole* est un titre qui parle fort et dru bien avant que les yeux ne se posent sur les premières pages de l'ouvrage.

Divisée en cinq parties dont la plus longue est placée en plein midi, cette anthologie réunit des écrits produits pour la plupart dans le cours de la décennie 1980. Bersianik présente son livre comme une « tentative de rouvrir le procès d'Oreste » (p. 17). L'auteure voit en effet les symboles issus des conclusions de